

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENERDI 30 JANVIER 1852.

PREMIERE PAGE: — Discours prononcé par E. Faent. écrivain, devant la "Société pour la fermeture de bonne heure des Magasins," à Québec, le 15 Janvier 1852.

FEUILLETON: — LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES: — 1793 — 1818. — Seconde partie, 1818. — (Suite.)

Le Correspondant du nord de l'Allemagne... organe des plus ardents adversaires du catholicisme, vient de publier une rétractation de sentiments avec une force de langage qui en prouve toute la sincérité. Il proclame qu'à l'église catholique seule appartient la souveraineté légitime des consciences, et veut faire sortir les adeptes de la vieille secte luthérienne à Becklenbourg des ténèbres de plus en plus épaisses de ses erreurs. C'est là une crise qui menace de dissolution cette église de fabrication humaine que trois siècles seulement ont conduite à la caducité. Un écrivain catholique ne raisonnerait pas avec plus d'autorité en faveur du retour à l'unité de foi que ne le fait le journal allemand dans l'article qui suit :

" Nous sommes luthériens par la naissance et l'éducation, et certes ce n'est pas une passion coupable qui nous porte à nous séparer de ce que Dieu nous a donné. Nous n'avons en vue, en nous séparant, ni un avantage temporel, ni aucun intérêt personnel; mais comment pourrions-nous rester plus longtemps dans une Église où il n'y a que désunion, faiblesse et ruine? Or, telle est l'église luthérienne. Nous avons la prétention de fonder notre foi sur la Bible, et de rejeter ce qui la combat. C'est très bien; mais, tout le monde en convient, la Bible est un livre plein d'obscurités et de difficultés. On dit, il est vrai, que celles-ci proviennent de ce que Dieu, infiniment parfait, demeure toujours, lorsqu'il se révèle à nous hommes imparfaits, incompréhensible par quelque endroit, et c'est pour cela que nous acceptons la sainte Écriture, malgré certains passages qui nous sont impénétrables. Il doit cependant y avoir pour la plus grande partie des textes que interprétation à notre portée, et une manière de discerner la véritable. C'est cette interprétation sûre, invariable, telle que la possède l'Église catholique, qui manque à l'église luthérienne. Non-seulement nos théologiens disputent à tort et à travers sur la canonicité de tel ou tel livre, effaçant par un trait de plume soit un chapitre, soit un verset, mais ils tombent encore dans les plus graves dissentiments lorsqu'il s'agit de l'intelligence des passages dont ils reconnaissent l'authenticité. Quand l'un a démontré clair comme le jour qu'un tel endroit doit être pris dans un tel sens, il en vient aussitôt un autre qui démontre également clair comme le jour que tous les autres interprètes se sont trompés avant lui, et qu'il faut l'entendre dans tel autre sens. Or, tandis que les théologiens s'efforcent d'ignorer l'art de pénétrer le sens de la Bible, combien ne sommes-nous pas à plaindre, nous autres pauvres laïques. On nous renvoie à la Bible, et nul part nous ne trouvons aucun moyen de comprendre ce livre de manière à arriver à l'unité de foi. Mais quoi! qu'est-ce donc qu'une Église qui en appelle toujours et partout à la Bible, sans pouvoir fournir une interprétation invariable et solide? qui ne peut jamais dire avec une pleine assurance à ses fidèles: "Telle est l'interprétation de l'Église, et cette interprétation est la vraie." Ne faut-il pas douter si elle possède le Saint-Esprit, et tout homme attaché de bonne foi au christianisme ne doit-il pas tourner ses regards vers celle qui dit dogmatiquement: "Voilà la décision de l'Église luthérienne." Il n'est pas amené par le bon sens et la logique à s'en tenir à cette décision? "

" Nous en sommes là. Il se produit chez nous un mélange d'opinions contradictoires qui donne lieu aux plus sérieuses réflexions. Nous avons des prédicateurs, vieux luthériens des orthodoxes, des piétistes, des supernaturalistes, des rationalistes, avec tous les degrés de

nuances et de transition qui conduisent des uns aux autres. Dans la même chaire le Christ est tantôt: "Le fils éternel du Père éternel," tantôt seulement: "le plus sage des hommes." Les fidèles sont instruits avant midi que l'homme ne rentre en grâce auprès de Dieu que par la rédemption que le Christ a accomplie en sa croix; après midi, que le seul mérite personnel acquiert le ciel. Un prédicateur dira à ses confirmants que l'explication des commandements est l'essentiel; un autre prétendra, dans cette même église, que les doctrines sur la foi et les sacrements occupent la première place, et que le reste ne vient qu'en seconde ligne. Voilà pourtant où en est la direction dans tout l'enseignement. A quoi peuvent dès lors se rattacher les communautés au milieu de ces variations diamétralement opposées sur des points fondamentaux? Il est évident qu'elles ne sont pas toutes vraies, puisqu'elles sont contradictoires; il faut qu'une seule soit vraie. Quelle est elle? à quelle doctrine doit-on soumettre sa foi pour espérer légitimement le salut? L'église luthérienne ne nous donne à cet égard ni principe ni décision. Elle laisse au contraire ses ministres libres de décider comme ils l'entendent; ses ouailles, libres d'errer dans ce dédale de contradictions. Mais cette bigarrure ne se manifeste pas moins dans tout ce qui a rapport au culte extérieur, que dans l'enseignement théologique. Nulle part l'uniformité n'existe. Dans presque toutes les communes les choses liturgiques sont abandonnées au caprice individuel, tout comme le costume des dignitaires de l'église. Pour ce qui concerne les livres de cantiques, les mélodies, les textes de sermons, l'ordre du service divin, la liturgie de l'autel, la forme du baptême, de la confirmation, de la cène, du mariage, de l'enterrement, la pratique d'une localité n'est jamais entièrement conforme à celle d'une autre, et souvent, lorsqu'à une distance de quatre ou six milles, on visite une église ou qu'on assiste à un office, on reconnaît à peine si l'église et la commune ont la même profession, tant on trouve tout changé et disparu. Qu'est-ce, encore une fois, qu'une église qui n'est pas même parvenue à établir l'unité dans les choses de cette importance? Sous de telles conditions et avec des désaccords aussi essentiels, comment l'esprit d'union pénétrerait-il les cœurs pour y faire sentir la force de la communauté? Tout cela n'est-il pas propre au contraire à engendrer la division, l'indifférence et le dégoût? La déplorable source de toutes ces variations, c'est l'absence dans notre église d'une forte organisation fondée sur le principe d'autorité. Les ministres vivent dans les communes seuls et indépendants, libres de faire et de laisser faire, selon que cela leur convient; les consistoires ne s'en inquiètent nullement, tant que les pasteurs font la besogne de rigueur et qu'ils ne sont pas l'objet de quelque plainte. Dans bien des endroits les visites sont tombées en désuétude; le pasteur et le sacristain, souvent le sacristain et le pasteur vaquent à l'administration spirituelle de la commune, année bonne, année mauvaise, avec la même routine, la même nonchalance, ou plutôt avec une négligence croissante et une décadence de plus en plus sensible. Peissons-nous s'inquiéter si le service divin se fait, si la parole de Dieu est convenablement prêchée, si le soin des âmes existe, si les confirmants sont entéchés et reçoivent une instruction convenable, et si tout ce qui concerne le bien et l'administration spirituelle de la commune est fait avec zèle, intelligence et exactitude, ou si le contraire n'a pas lieu. Les pasteurs font des rapports, il est vrai, mais ils font eux-mêmes ces rapports pour eux et leurs ouailles, et la plupart de ces rapports restent sans aucun résultat. C'est que le gouvernement de l'église se trouve entre les mains d'hommes ou qui n'y connaissent rien, ou qui sont tellement absorbés qu'ils rendent grâce au Ciel lorsque les choses, restant dans la vieille ornière du passé, sont encore un tant soit peu supportables. Et s'il arrive à la tête de l'église quelques hommes qui, animés du bien de l'église, prêtent l'oreille à ses plaintes et ouvrent les yeux sur ses maux, ils se trouvent liés par les circonstances, de sorte qu'ils n'ont ni pouvoir ni moyen pour ordonner, régler ou punir là où il le faudrait. Hélas! c'est un malheur que l'église luthérienne ait livré à l'État ses biens et ses privilèges en dot de l'al-

liance qu'elle a contractée. Elle s'est présentée comme une épouse riche, puissante et environnée de gloire; et maintenant que ses richesses ont été dissipées, on oublie la dette de droit et de justice qui lui revient! Pauvre et humble servante de l'État, elle ne reçoit que les miettes qui tombent de la table de son dur maître, et toute sa splendeur d'autrefois a disparu.

"Voilà le tableau de l'intérieur de l'église luthérienne. Son état n'offre que désunion, faiblesse et impuissance; et dans une telle situation, quel bien peut-elle faire? Jetons un coup d'œil autour de nous. Des écoles sous la direction d'instituteurs sans foi et sans connaissances, qui ramassent à peine, dans certains endroits, autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim; des pasteurs vieux et décrépits, chargés de leur ministère jusqu'au dernier soupir, ou réduits à la misère s'ils l'abandonnent pour le bien de la paroisse; des pasteurs sans foi, sans mœurs, paresseux et indifférents, à l'abri de toute plainte et de tout jugement; quelques autres tellement pauvres qu'ils ont à grand-peine pour le pain quotidien; des églises parfois bien honteuses de se trouver à côté de confortables curies étrangères avec le plus grand luxe pour de nobles autels, tant elles sont sales et pauvres; une multitude de communes qui ont répudié la foi et ses ministres; plus de traces du dimanche, ni du service dominical; plus de sainteté dans le mariage ni dans l'éducation des enfants; la religion bannie des familles; plus aucune discipline religieuse nulle part, parce qu'il n'y a plus personne qui soit disposé soit à subir soit à défendre le joug de l'église, — voilà la situation de l'église luthérienne, qui est l'église nationale. Elle est là comme un tronc originairement vénérable, mais dépeuplé de sa couronne, de ses branches et de ses feuilles, creux et pourri, rongé de vers, craquant jusque dans ses racines sous les premiers coups de la tempête qui se déchaîne avec toute sa violence! Et c'est là que nous resterons, cramponnés à ce tronc jusqu'à sa ruine, pour le plaisir d'en être bientôt écrasés! Nous ne pouvons pas le raviver, et, en lui, notre cœur ne trouvera plus de paix, nos desirs ne seront plus assaisés. Nous voulons sauver notre christianisme; nous irons là où l'église suit ce que dit l'Écriture; où l'Église prescrit ce que ses ministres doivent enseigner, ce que ses fidèles doivent apprendre; où l'on veille à l'uniformité du culte; où tout est serein, relevé, en harmonie avec le cœur et l'adoration; où un puissant chef spirituel ne se couche pas devant les puissants de la terre, mais seulement devant Dieu; où les communes ont encore conservé de la foi, de la discipline, des mœurs religieuses; où l'Église est réellement bâtie sur un roc contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas. C'est à contre-cœur que nous nous séparons de la maison de nos pères, mais il faut nous séparer. En avant vers Rome!"

NOUVELLES D'EUROPE.

Les derniers avis d'Europe sont dus à l'arrivée de l'America à Halifax, le 26, après dix jours d'une traversée orageuse.

ANGLETERRE. — On regardait comme assurée la dissolution du cabinet, qui s'est réuni en conseil le 8, après quoi lord J. Russell est à Windsor, une entrevue avec la reine. On est généralement d'accord sur l'impossibilité à laquelle le ministère se trouve réduit de tenir plus longtemps.

Les armées anglaises ont éprouvé de nouveaux échecs dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance ainsi que sur les côtes d'Afrique dans une expédition entreprise contre la traite des noirs.

FRANCE. — Au dîner offert par le président le 5 janvier, aux 400 délégués des départements, Louis-Napoléon témoigna de son intention d'être ferme dans l'exercice de l'autorité dont la nation l'a investi. Il demanda à M. le maire d'Épinal de quelle ville il était maire; celui-ci répondit: "Prince, je suis maire des Vosgiens;" Et, poursuivant: "Prince, puisque j'ai le très grand honneur de me retrouver en votre présence, vous me permettez d'ajouter quelques mots à ceux que j'ai eu le bonheur de prononcer lors de la réception du 1er janvier: c'est de vous supplier de conserver aux actes à venir de votre gouvernement l'énergie

et la fermeté qui ont caractérisé ses premiers actes; car, Prince, vous le savez mieux que moi, la faiblesse a toujours perdu les États." Le Président reprit: "Monsieur le maire, j'approuve vos pensées, et mon intention a toujours été de réunir dans mes actes la justice et la fermeté."

On a remplacé les inscriptions républicaines sur les édifices publics par les inscriptions historiques.

On parle d'une froideur marquée entre le président et le chargé d'affaires d'Angleterre à Paris, qui est lord Normanby. Ce refroidissement aurait pour cause la mesure adoptée par la Belgique contre les réfugiés français.

On a découvert une trame ayant pour objet l'élargissement des condamnés dans les fers sur les pontons de Rochefort.

Il y a eu arrestation de 60 personnes impliquées dans les récentes insurrections de Montpellier.

La constitution devait être promulguée entre le 15 et 20 janvier afin de donner le temps nécessaire pour la publication des lois organiques les plus pressantes.

Les prisonniers de Ham, Changarnier, Lamoricière et leurs compagnons de captivité ont été relâchés à la frontière avec injonction de ne pas reparaitre en France.

Il devait y avoir une grande revue de la garnison séculaire de Paris au Champ de Mars, le 22 janvier, si le temps n'y mettait obstacle.

Le Président a déjà opéré des réformes importantes. Une loi réglementaire a diminué les dangers des cabarets dont l'influence est toujours si funeste sur les mœurs publiques et qui ont tant contribué en France à la propagation du socialisme par la facilité qu'ils offraient à tous les conspirateurs de village de se voir, de s'assembler, de s'exalter tous les jours.

Le dernier rapport télégraphique touchant l'Angleterre relate ce qui suit:

Le ministère. — Le Times dit: "Nous consignons le fait tel que nous le croyons être — c'est-à-dire que les essais de modification partielle du ministère par la substitution de trois ou quatre membres nouveaux à d'autres du cabinet actuel qui opéreraient leur retraite, n'ont été suivis d'aucun résultat. Il paraît qu'en conséquence lord J. Russell serait résolu d'attendre la convocation du parlement sans avoir effectué aucun changement important dans le ministère."

Le Morning Herald a été informé que le Marquis de Lansdowne a remis son portefeuille et qu'il ne demeure en office qu'en attendant un successeur.

Le même journal présume que le Marquis de Normandy a quitté Paris pour assister au Conseil Privé le 10 janvier.

Kossuth. — Un journal de Hambourg, dit le Daily News, annonce que la Porte-Ottomane a transmis au gouvernement anglais une note en forme de protestation contre le retour de Kossuth en Angleterre, la liberté lui ayant été donnée à l'époque condition de fixer sa résidence aux États-Unis. Le rétablissement des relations amicales entre la Porte et l'Autriche rend nécessaire le strict accomplissement de cette condition."

Un journal protestant de cette ville donne son mot sur le coup-d'état de Louis-Napoléon. Mais les causes qu'il assigne à cet événement n'ayant leur source que dans l'imagination de l'écrivain, n'en sont que plus drôles, et nous les reproduisons comme un spécimen nouveau des aberrations multipliées que nos lecteurs savent déjà mettre très à propos au compte de la feuille dissidente.

A qui doit revenir tout le mérite de l'habileté déployée par Louis-Napoléon pour assurer le succès de l'acte du 2 décembre? — C'est aux Jésuites? qui partagent cet honneur, dit le journal en question, car le Président de France n'est entre leurs mains qu'un instrument qu'ils font mouvoir à leur gré, et les preuves présumées à l'appui de ce grave jugement, ce sont les suivantes:

PREMIERE PREUVE. — La révolution du 2 décembre était trop bien calculée et a trop bien réussi pour le calibre intellectuel de Louis-Napoléon. Qu'une entreprise si merveilleuse-

ment préparée puisse être le fait d'un homme reconnu pour un fou dans sa jeunesse, et pour un débâché, ce n'est pas probable. Donc les Jésuites en sont les auteurs!

SECONDE PREUVE. — Tandis qu'en France tous les partis envisageaient le mois de mai comme l'époque de la lutte à laquelle tous s'attendaient, nul ne faisait de préparatifs pour décembre. Il paraît cependant que cette révolution prématurée de décembre 1851, était connue à Rome au commencement de novembre; preuve, comme on le conçoit bien, que le projet en était connu là et y était approuvé un mois avant qu'il n'ait éclaté en France. Il arrive aussi que les ecclésiastiques de quelques endroits de l'Italie ont maintenant l'indiscrétion de se vanter de cette connaissance anticipée du fait du 2 décembre. Donc les Jésuites en sont les auteurs!

TROISIEME PREUVE. — Toutes les puissances d'Europe que l'on peut appeler puissances jésuitiques, se sont non seulement hâtées d'exprimer leur approbation du coup-d'état en France, avant même d'en connaître la portée et le caractère (à moins qu'ils n'en eussent été prévenus), mais leurs ambassadeurs à Paris se sont hâtés de précéder, et sans attendre des instructions de leurs cours respectives, au-devant de Napoléon, le jour même, croyons-nous (ce belvédère!) qu'il eut lieu la dissolution du gouvernement constitutionnel de France. Cela leur donne l'air d'avoir préalablement reçu des instructions pour appuyer le complot de l'instrument commun. Donc les Jésuites en sont les auteurs!

QUATRIEME PREUVE. — Tous les Jésuites et les organes ultramontains par toute l'Europe, ont simultanément exprimé en faveur des louanges et leur joie au succès de Louis-Napoléon; en quoi eux d'Amérique les ont promptement secondés. Donc les auteurs du succès de Louis-Napoléon ce sont les Jésuites!

CINQUIEME PREUVE. — Les hommes d'état ultramontains, les évêques et les prêtres par toute la France ont employé en s'unissant leurs efforts et leur influence pour engager le peuple à voter en faveur de Louis-Napoléon. Dernière preuve que les Jésuites sont les auteurs du coup-d'état du 2 décembre!

Il faudrait à ces cinq démonstrations puissantes, en joindre une sixième: "l'influence de l'église de Rome employée à inspirer à Louis-Napoléon des desseins hostiles à la Grande-Bretagne, et afin empêcher entre elle et les États-Unis une alliance qui était le dernier espoir de la liberté; par suite de quoi le clergé américain souleva la population irlandaise d'Amérique contre l'Angleterre, etc. Enfin, ce fait que si les prêtres parviennent à étouffer en Europe la liberté constitutionnelle, ils se feront mieux en position de conquérir et subjuguier les États-Unis par la croix et par l'épée!"

Il n'en faudrait pas davantage en effet pour donner une face nouvelle aux choses de ce monde. Nous ignorons cependant si la plume qui tient ce langage se chargera elle-même d'écrire au printemps cette histoire mammoth des événements d'Europe, mais l'esquisse qu'on vient de lire n'en est pas moins un monument curieux des éveries fébriles du Montreal Witness.

Le Journal de Québec parle d'indices qui feraient croire à des dissensions au sein du nouveau cabinet. Néanmoins cette opinion est contredite par le Canadien.

M. Rolph est parti pour le Haut-Canada; la Gazette de Québec dit que ce ministre voyage en ce moment pour ses affaires personnelles. Le Journal observe que M. Rolph laisse une multitude d'affaires importantes et des documents qui exigent sa présence et sa signature. Enfin le but de ce voyage, selon le Journal, serait, soit Toronto ou Norfolk, soit une entrevue avec M. Cameron, sans lequel M. Rolph aurait déclaré à M. Hlneks ne pas vouloir entrer dans l'administration."

Nous ne nous arrêtons guère à des symptômes; encore moins nous en réjouirions-nous s'ils sont défavorables. Nous consignons ce qui arrive et nous disons les rumeurs qui passent. Nous regardons aussi comme de notre domaine un autre fait singulier sur le compte du North American. Ce journal, orga-

nisme sont chers et sacrés; que les fils aient aujourd'hui le prix du sang! Ils n'ont pas eu de pitié, nous n'aurons pas d'oubli! Rejeton de Cain, éloignez-vous!

Le vieux due alors fit un pas en avant: — Mais toi!... toi qui es venu effrontément au milieu de nous, qui nous as tendu la main, qui voulais t'asseoir à notre foyer, ne vois-tu pas que le sacrilège et le meurtre respient en toi? Notre échafaud, à nous, c'est le mépris! La plume ne peut rendre l'expression du visage et de la voix avec lesquels le vieillard, que grandissait la colère de ses souvenirs, avait prononcé cette terrible malédiction.

LaVrillière avait de grosses gouttes de sueur au front. On entendait ses dents claquer, et l'on voyait ses lèvres tressaillir fébrilement.

— Oh! monsieur le duc De Savernay! s'écria-t-il d'une voix stridente, en lançant sur lui ses regards injectés de sang, c'est trop, c'est trop!...

— Fils d'un traître et d'un assassin! dit le général d'Épernay, d'une voix lente, mais sans détourner la tête; éloignez-vous!... éloignez-vous!

Comme l'écho du tonnerre qui gronde dans les montagnes, cent voix répétèrent: — Fils d'un traître et d'un assassin, éloignez-vous!...

Il y a de ces heures terribles, où l'humiliation est si sanglante, la désolation si profonde, que toutes deux bondissent dans le cœur comme un feu irrité.

LaVrillière s'était pour ainsi dire agenouillé devant chacun; silencieux et suppliant, il avait demandé merci à tous, il avait interrogé tous les cœurs, tous les regards, tous les visages; maintenant, comme satan, le Dieu des damnés, il se relevait plein de fiel devant toutes ces malédictions qui l'accablaient.

— Société insensée et implacable!... s'écria-t-il, qui attache l'infamie à un berceau, prends garde! prends garde! Tu évoques sur ta tête le génie fatal de la haine et de la destruction... A votre tour, tous, soyez maudits!...

De Leufroy, immobile, accoudé à la même place, le visage froidement ironique, avait suivi toutes les péripéties de cette scène sinistre.

— Il est à nous!... murmura-t-il à demi-voix avec un sourire glacé.

Et comme LaVrillière, après avoir jeté ces dernières paroles de vengeance et de haine, atteignit le seuil de la porte, il alla à lui.

— Tu as oublié, lui dit-il, de me tendre la main.

— De Leufroy, dit celui-ci en se retournant. Ah! merci, merci!... toi qui ne m'abandonnes pas, viens à moi.

Tous deux descendirent rapidement l'escalier.

Quand il fut dans la rue, LaVrillière s'arrêta. Tout son corps tremblait, et des larmes longtemps contenues, larmes de rage, de colère, de désolation, coulèrent de ses yeux.

— Enfant! lui dit De Leufroy.

— Oh! oui, je pleure les dernières larmes qui restent à mon cœur.

Un instant après, il essuya brusquement du revers de sa main, ses joues humides, et s'écria en levant la tête vers les fenêtres éclairées de l'appartement du comte d'Épernay: — Mes beaux rêves d'ambition et d'orgueil, comme ils vous les ont brutalement brisés et traînés dans la boue!... Si près du port, être rejeté si loin!... Oh!...

Puis, sans ajouter un mot, comme s'il eût été seul, il s'élança par une des rues avoisinantes, et disparut dans l'obscurité de la nuit.

De Leufroy suivit un instant du regard la direction qu'il avait prise: — Va, va, dit-il; tu emportes avec toi le trait empoisonné!

Et, tirant fort tranquillement son porte-cigars qu'il alluma, il rejoignit sa voiture.

— Allons, murmura-t-il en refermant la glace, je crois que notre pièce ce soir a eu un beau succès.

Pendant qu'il allait achever un café une scène d'un autre genre se passait.

Le vieux Benoist avait quitté l'hôtel du général d'Épernay, et tout entier encore aux terribles émotions et aux cruels souvenirs que la vue de cet homme avait remués en lui, il s'acheminait d'un pas lent vers la rue des Prouvaires.

Trois hommes débouchèrent du coin de la rue de Vernouil; un des trois le montra aux deux autres.

— Le voici, dit-il.

— C'est bien.

— Vous le fuillerez et vous lui prendrez des papiers qu'il a sur lui.

— S'il se défend? — C'est un vieillard.

— Il y a des vieillards qui sont encore durs à cuire, dit un des hommes hochant la tête, mais on fera pour le mieux.

— Allez! répond celui qui semblait commander les autres.

Les deux hommes prirent chacun un côté de la rue pour ne pas éveiller les soupçons de celui qu'ils suivaient, et le troisième se tint à dix ou quinze pas derrière eux.

Il était impossible de voir sa figure, car un chapeau à larges bords était rabattu sur ses yeux, et il était enveloppé jusqu'au nez dans un manteau dont les plis tournaient autour de son visage.

Ils marchèrent ainsi longtemps; le vieux Benoist avait traversé le pont royal, la place du Carrousel, et, appuyant sur la droite, il venait de s'engager dans la petite rue étroite et obscure de St.-Nicaise, pour gagner la rue St.-Honoré, lorsque tout à coup, sur un signe qu'ils se firent, les deux hommes se rapprochèrent et se jetèrent à la fois sur le vieillard.

Un saisit par le bras, pendant que le second avait soin de lui tenir un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses cris, précaution d'usage, à laquelle ne manque jamais un homme quelque peu familiarisé avec ce genre de travail.

Benoist essaya de se débattre, mais ses agresseurs étaient de forts gaillards, aux bras

de fer, et il lui fut impossible de faire le moindre mouvement.

— Tu vois, mon petit vieux, lui dit un des deux d'une voix railleuse, qu'il ne faut pas chercher à faire du tapage. Ça ne sera pas long; procédons.

Et, en un instant, les poches furent fouillées et retournées avec une promptitude de mouvements qui décelait une grande habitude dans ceux qui agissaient ainsi.

L'homme au manteau s'était rapproché. Un des fouilleurs lui tendit quelques papiers; celui-ci les parcourut rapidement:

— Le voilà, dit-il tout à coup, en prenant un qu'il examina attentivement à la clarté du réverbère, crainte de se tromper; remettez les autres à ce brave homme.

Puis celui qui avait parlé ainsi tira un petit masque noir qu'il se mit sur le visage, et fit signe aux deux hommes de rendre la liberté à ses mouvements au prisonnier.

— N'aie aucune peur, lui dit-il, d'une voix dont le timbre était altéré par prudence; on n'en veut ni à ta vie, ni à ta bourse. Seulement, si tu tiens à ce qu'il ne t'arrive point malheur, ne dis à personne un seul mot de ce qui vient de t'arriver; il est prudent pour toi que tu quittes Paris au plus vite, tu n'as plus rien à y faire. Demain tu recevras l'argent nécessaire pour faire la route. Maintenant continue ton chemin et ne cherche pas à savoir qui nous sommes.

(A continuer.)